« Parents » et « affins » de combat

Réflexions sur des correspondants de guerre 1918-1923

Panagiotis Grigoriou

Édition électroniqueURL : <http://journals.openedition.org/lhomme/44>

DOI : 10.4000/lhomme.44

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 481-488

ISBN : 2-7132-1333-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Panagiotis Grigoriou, « « Parents » et « affins » de combat », *L'Homme* [En ligne], 154-155 | avril-septembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/44> ; DOI : 10.4000/lhomme.44

“Parents” et “affins” de combat

Réflexions sur des correspondants de guerre 1918-1923

Panagiotis Grigoriou

*Smyrne, 20 mai 1921, Cher frère,
Madame la Directrice de la Sœur du Soldat me donne votre adresse en me disant que vous voudriez une sœur pouvant
correspondre avec vous en français. C'est avec plaisir que je serai pour vous cette sœur.
Si vous voulez je serai très contente d'avoir bien vite de vos nouvelles. Dites-moi d'où vous êtes et où vous avez appris le
français. Je vous serre fraternellement la main, votre sœur Grenade¹.*

L'EXPÉRIENCE du combat, à toute époque, a toujours été singulière. On dit souvent d'une première expérience de guerre que c'est un « baptême du feu », terme qui renvoie *mutatis mutandis* à une forme de parenté spirituelle forgée par le « feu ». Le combattant est de ce fait un homme transformé, et ce n'est certainement pas par hasard que le soldat novice se préparant à aller au front est considéré comme un « nouveau-né », selon l'expression d'un fantassin². Par un axe d'analyse qui privilégie cette « parenté symbolique au combat » à travers des exemples issus principalement de la guerre gréco-turque, en Asie mineure et dans une moindre mesure des guerres balkaniques et de la guerre de 1914-1918, nous nous efforcerons de montrer combien et comment le combattant grec de la période véhicule, jusque sur le champ de la bataille, ses représentations les mieux ancrées, y compris celles issues de la sphère de la parenté lato sensu.

Si, selon une récente historiographie de la Grande Guerre, chaque fantassin de la période est immergé dans la brutalité d'une puissante « culture de guerre »³ à l'échelle du continent européen, il n'en est pas moins vrai que les soldats, souvent ruraux au demeurant, adaptent à leur temps de guerre tout un éventail d'usages

1. Lettre rédigée en français, trouvée sur le soldat Magnis Georges, mort au combat le 12 août 1921, à 40 km d'Ankara lors de la guerre gréco-turque en Asie mineure (1919-1922), Athènes, Archives privées Akyas Millas.

2. Journal du soldat Kravaritis, *Un autre débarquement. Écrits d'un soldat originaire de Roumeli (Grèce centrale) qui a combattu en Asie mineure (Mia alli apovasi. Grapta enos roumelioti makhiti stin Mikra Asia)*, Athènes, Union Rouméliote Éditeur, 1994 : 49. Les citations et les titres des ouvrages ont été traduits du grec par l'auteur.

3. Sur la notion de « culture de guerre », voir les travaux d'historiens du Centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, tels : Jean-Jacques Becker, Jay M. Winter, Gerd Krumeich, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, eds., *Guerre et cultures 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994.

_____ Ces matériaux ont permis la rédaction d'une thèse, Grigoriou Panagiotis, *Vie et représentations du soldat grec pendant la guerre gréco-turque en Asie mineure (1919-1922)*, sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau, soutenue à l'Université de Picardie le 14 janvier 1999.

et de pratiques, tout un « univers métaphorique » aussi, issus de leur propre milieu d'origine, une Grèce pastorale grosso modo, se caractérisant par la résidence patrilocale, la transmission des biens généralement patrilinéaire et une certaine prédominance des familles patrilatérales étendues. Tel est incontestablement le cas du soldat grec des années 1912-1923, lequel a su notamment recomposer une « méta-parenté » symbolique et spirituelle sur le champ de bataille par des procédés divers. Parmi ceux-ci, la fraternité rituelle et jurée du « groupe primaire », l'assimilation, y compris terminologique de l'ennemi (prisonnier) au groupe des « affins », et enfin, la relation avec sa « marraine de soldat » appelée « sœur » pour la circonstance. Pourquoi donc revêtir la terminologie de la parenté sous l'uniforme de soldat ? Pourquoi, au cœur même de la bataille et de sa violence viscérale, « parents » et « affins », s'opposant jusqu'à la mort, relèveraient-ils de la même dichotomie que l'axe séparateur et (re)producteur d'altérité, forgé sur la consanguinité et l'affinité ?

Comment d'abord, le registre nodal de la bataille est-il articulé ? D'une part, les combattants appartenant au même petit noyau, au même groupe primaire⁴ qui seraient des frères de sang respirant d'un même souffle et de l'autre, leurs ennemis assimilés à des intrus, à des « alliés », et/ou à du gibier⁵ que l'on chasse et que l'on tue. Au sein d'un groupe primaire combattant et souvent bien au-delà, le terme d'adresse retenu par les soldats eux-mêmes est celui de « frère ». Frère de combat, frère de sang aussi dans la mesure où cette « consanguinité » est suffisamment concrète pour dépasser la simple métaphore de circonstance. Dans leurs propres textes composés sur le front, les soldats grecs évoquent sans périphrases cette communion par le sang, créatrice de lien fraternel entre membres du même groupe primaire aux moments paroxystiques de la bataille, ce qui rappelle fort bien les rites d'affrèment « où deux individus, parfois plus, mêlent leur sang – qu'ils mélangent parfois à un autre liquide [...] – et l'ingèrent »⁶. Les soldats grecs quant à eux font souvent allusion à « [Leurs] uniformes

4. « Au sein de toutes les armées engagées dans la guerre, le groupe primaire eut une importance fondamentale. Ce dernier relie les hommes entre eux par petits groupes, en minuscules noyaux. Ce sont eux qui composent le véritable tissu des grandes unités. [...] Ces petits groupes d'hommes vivent entre eux avec leurs règles, leur hiérarchie propre, leur vie sociale, leurs références et leurs souvenirs communs. [...] Ces petits noyaux constituent d'abord une garantie de survie, ou tout au moins une chance accrue de survie pour ceux qui en font partie. car dans le monde impitoyable de la guerre des tranchées, un homme seul, coupé des autres, voit ses chances de survivre considérablement diminuées. [...] Le groupe primaire s'organise autour d'une sociabilité très particulière fondée sur la mise en commun. [...] C'est ensemble, aussi, que le groupe subit le bombardement ou qu'il monte à l'assaut. Le savoir-faire et les aptitudes de chacun sont mises en commun : rédiger une lettre, réaliser un terrassement, creuser une portion de tranchée, étayer un abri [...] », Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Amiens, Centre régional de documentation pédagogique de Picardie, 1994 : 68.

5. « À huit heures, ils sont sortis de la tranchée avec Stelios en tête, tel un guide, car il sentait la présence de l'ennemi par l'odeur comme s'il était un bon chien de chasse », Lettre (1922) du soldat Vogiatzis au journal *Synadelphos*, Athènes, Archives ELIA 9 : 2, et « À son dernier combat il luttait avec une telle démençe que les autres se sont arrêtés pour l'observer, admiratifs. Il était par ailleurs un excellent chasseur, et à la guerre comme à la chasse il ne perdait pas une balle », *Guerres balkaniques 1912-1913. Iconographie populaire grecque (Valkanikoi polemoi 1912-1913. Elliniki laiki ikonografia)*, Athènes, GES/IEEE, 1994 : 328.

6. Agnès Fine, « La parenté spirituelle, lieu et modèle de la bonne distance », in Françoise Héritier & Élisabeth Copet-Rougier, eds., *La parenté spirituelle*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1995 : 135.

[qui] portent encore les traces de sang [des] frères tués »⁷, preuve supplémentaire à leurs yeux du bien-fondé et peut être du fondement de leur consanguinité du front. Car justement, parmi les humeurs corporelles fréquemment évoquées, le sang occupe le premier rang, ce « sang sacré de nos frères tombés qui bourdonne toujours dans nos oreilles »⁸. C'est ce même sang d'ailleurs « qu'il faut reprendre » selon une expression qui apparaît récurrente à la lecture de nombreux textes du front de la longue période de conflits (1912-1922), cette même expression que « clament les membres du patrigroupe en position de créancier parce que l'un des leurs vient d'être tué dans le cadre d'une vendetta » dans la région du Magne⁹.

Pour ce qui relèverait donc de la « consanguinité combattante », nous sommes sans doute assez proches d'une logique des humeurs du corps créatrice de liens¹⁰, et que l'on voit ici transposés dans la condition du soldat ; puis, quant à la « finité » adverse au cœur de la bataille, elle se veut radicale et explicite y compris dans les termes, comme le montre ce texte poétique que composait un soldat originaire de la Grèce centrale, texte proche de l'oralité des chants funèbres *miroloyia* (litt. « chants sur le destin ») des campagnes grecques :

« Et c'est enfin le 25 septembre [1921] dans l'après-midi,
que nous vainquons et pourchassons partout notre ennemi.
Nous faisons beaucoup de prisonniers, y compris un capitaine et un sergent.
C'est par nos *sybetheroi*¹¹, les prisonniers,
qu'enfin nous apprenons
qu'en face de nous l'ennemi avait ses treize Divisions. »¹²

L'emprunt terminologique *sybetheroi*, qui signifie chez les Grecs, au sens large, les alliés, les affins dans la nomenclature de parenté, n'est interprété de prime abord que comme une façon explicite de marquer encore une fois l'altérité. Le terme se révèle par cet aveu assez adéquat pour désigner l'ennemi turc, capturé de surcroît sur le champ de bataille, rejoignant ainsi un topos bien connu mais combien juste en anthropologie de la parenté : les affins seraient ceux qu'Ego peut tuer.

7. Lettre (1922) du caporal Korobilis au journal *Synadelphos*, Athènes, Archives ELIA 23 :1.

8. Lettre collective (03/05/1922) à l'organisation culturelle féminine locale, Lycée des jeunes Grecques de La Canée (*Lykio ton Ellinidon Khanion*), écrite par le caporal du 34 R.I. Georges Grisbolakis, in Zoé Mitsotaki, *À la lumière de la lampe (Sto fos tou lykhnou)*, Lycée des jeunes Grecques de La Canée, ed., La Canée, Crète, 1990 : 196.

9. Margarita Xanthakou, « Violence en trois temps : vendetta, guerre civile et désordre nouveau dans une région grecque », in Françoise Héritier, s. dir., *De la violence II*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999 : 175.

10. À part le sang, c'est aussi le souffle qui crée la « confrérie des combattants » au sein d'un groupe primaire, sinon comment interpréter ce discours funèbre écrit (et lu) sur le vif par un combattant à la mort d'un camarade : « Tu as laissé deux frères et deux sœurs, tu as ruiné ta maison et tes proches. [...] ta mort je l'ai apprise par tes frères qui combattaient à tes côtés lesquels ont avalé ton dernier souffle, tout le monde t'a pleuré, nous sommes consternés de ton départ », Ioannis Metzalis, *Carnet personnel de guerre (1919-1922)*, (*Polemiko imerologio 1919-1922*), Athènes, Ellinika Grammata, 1994 : 46-47 et 90.

11. Au sens strict, pères respectifs d'un mari et de son épouse.

12. Lettre 26 en forme de poème épique (15/05/22) du soldat Vrakatos, Athènes, Archives ELIA, fonds Voutieridis (textes non publiés).

On peut penser que cet emploi particulier des deux catégories fondamentales de la parenté (consanguinité et affinité) se trouve au centre de la métaphore, si métaphore il y a. Car, comme il a été observé pour d'autres sociétés bien éloignées des soldats grecs et du Magne, « ces deux catégories deviennent des opérateurs logiques relativement abstraits qui permettent de dénoter des relations plus englobantes que celles définissant les liens de consanguinité et d'affinité effectivement attestées [...]. C'est tout particulièrement le cas de l'affinité, relation instable et souvent conflictuelle, qui offre donc un excellent support métaphorique pour qualifier les rapports avec l'extérieur, et notamment avec les ennemis proches ou lointains »¹³.

Rappelons ici que d'autres termes grecs sont autant liés à la guerre et au meurtre qu'à la parenté. Les anthropologues du monde grec ont par exemple remarqué que le verbe *khalào* signifie aussi bien « violer », déflorer une fille et en devenir l'époux que « tuer » à la guerre comme pendant la vendetta. En 1974, lors de l'invasion de Chypre par l'armée turque, « les Turcs sont entrés dans la maison comme le violeur étranger dans une fille »¹⁴, selon des informateurs de l'île de Rhodes. D'autres pratiques combattantes, plus périphériques à l'acte fondateur de la guerre que serait la bataille, nous ramènent par d'autres chemins vers cet univers de parenté réinventée. Parmi celles-ci, la promesse échangée entre hommes appartenant au même groupe primaire de s'occuper post mortem des épouses des frères tombés au combat, un droit de regard en quelque sorte, parfaitement analogue au droit de contrôle exercé sur la veuve, de la part des frères du défunt, usage répandu au sein des communautés les plus patrilineaires de la Grèce¹⁵; et surtout, l'échange épistolaire entre jeunes femmes de l'arrière et soldats du front grec entre 1918 et 1923; pratique par ailleurs attestée en temps de guerre à partir du XIX^e siècle, et qui se développa particulièrement lors du conflit de 1914-1918, sous cette forme inédite de parenté spirituelle : « Le grand élan patriotique du début de la Première Guerre mondiale suscita le "parrainage" de soldats du front par des jeunes femmes qui s'engageaient à procurer à leur "filleul" une aide à la fois matérielle et morale, en leur envoyant des colis et surtout en échangeant avec eux une correspondance suivie. En principe, la "marraine de guerre" devait tenir le rôle d'une mère auprès du soldat isolé, mais le marrainage de guerre, [...] fut le cadre d'amitiés amoureuses, tout comme le com-pérage. »¹⁶ Toutefois, celles que l'historiographie française appelle « marraines de guerre » sont des « sœurs » chez les soldats grecs de la période 1917-1923. Cette forme de « parenté consanguine improvisée » est introduite officiellement par des

13. Philippe Descola, « Des proies bienveillantes. Le traitement du gibier dans la chasse amazonienne », in Françoise Héritier, s. dir., *De la violence II*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999 : 38.

14. Le terme (idiomatique) grec en usage pour signifier le violeur, l'intrus, est *maepsàris*. À ce propos, voir Michael Herzfeld, *Anthropology through the Looking Glass. Critical Ethnography in the Margins of Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987 (édition grecque, Athènes, Alexandria, 1998 : 145).

15. Michael Herzfeld, *op. cit.* (édition grecque) : 223.

16. Agnès Fine, *Parrains, marraines. La parenté spirituelle en Europe*, Paris, Fayard, 1994 : 171.

organisations telle la Sœur du soldat, composante locale de l'organisation américaine YMCA¹⁷ qui, sous l'impulsion des dignitaires politiques et militaires de l'époque, est aussi à l'origine des premiers « Foyers du Soldat » grecs (*Spitia tou stratiotou*), à partir de 1918 sur le front d'Orient. Ensuite, sous l'impulsion d'Anna Papadopoulou-Melas¹⁸ – également connue sous le nom de « Mère du soldat » (*Mana tou stratiotou*) –, d'autres foyers ouvrent leurs portes à Athènes, au Pirée, à Andrinople et en Asie mineure.

Les « frères du front » ont donc une « mère » symbolique (personnage bien réel), plusieurs foyers et de nombreuses « sœurs » à qui ils envoient des milliers de lettres¹⁹. C'est par cette correspondance qu'un échange significatif d'idées et d'objets se poursuit tout au long d'une guerre qui dure trop. Certains projectiles de combat sont même façonnés par les artisans du front, transformés en objets décoratifs et offerts aux « sœurs ». Telles les douilles d'obus sculptées ou les balles qui deviennent des bagues et s'échangent contre des articles courants de la vie civile devenus si rares sur le front. Les soldats réclament à leurs « sœurs » et en reçoivent cigarettes²⁰, sucreries, nécessaire de correspondance (encre, papier, enveloppes), miroirs de poche et journaux politiques nationaux.

Ce dialogue entre les soldats et leurs « sœurs », dépourvu de périphrases et d'ornements patriotiques devenus pour un moment inutiles, prend parfois une forme plus directe : « Je t'assure, tu m'attristes vraiment. Tu m'attristes car tu n'as pas senti mes paroles. Il t'a gêné le mot "femme", mais comment veux-tu que je te nomme ? Tu es une femme, n'est-ce pas ? Ou il y a-t-il un malentendu à propos de ce terme "femme" ? En disant "femme" je pense au sexe opposé de l'homme, indépendamment de ce qu'elle porte : vêtements de bébé, jupe de fillette laissant la jambe apparente, jupe jusqu'aux genoux, ou cheveux de vieille femme. Tel est le titre générique, tout le reste n'est que subdivision. Et lorsqu'on parle de la femme nous ne pouvons pas désigner une subdivision à la place de la grande catégorie. Je pense être clair à ce propos. Tu m'écris dans une autre lettre que tu as lutté pour l'idée de la fraternité. Ma bien-aimée, il est facile à quelqu'un de proclamer de l'amour et de la fraternité, il l'est beaucoup moins de le prouver par les actes. Examine-toi, et tu le verras. Voilà un petit exemple. Lorsque je serai de passage à Athènes tu dois me prendre dans tes bras et m'embrasser devant tout

17. Young Men's Christian Association. Army and Navy – With the Colors. Sur cette organisation, voir la bibliographie américaine, notamment l'article de Nina Mjagkij, « YMCA », in *The United States in the First World War. An Encyclopedia*, New York and London, Carland Publishing, 1995 : 809-811. Nina Mjagkij est par ailleurs auteur d'une thèse portant sur le même sujet : *History of the Black YMCA in America, 1853-1946*, Ph.D. dissertation, Cincinnati, University of Cincinnati, 1990.

18. Sœur de Pavlos Melas, officier membre d'un comité secret grec, introduit en Macédoine ottomane en 1904, tué le 13 octobre de la même année ; il figure dans l'hagiographie patriotique de la Grèce moderne.

19. De cette correspondance, celle de deux « sœurs du soldat » (et sœurs entre elles), Nepheli et Georgia Despotopoulos, 2 030 lettres envoyées entre 1918 et 1922 sont conservées aux Archives privées « Mémoires » (*Mnimes*) de Fondas Ladis à Athènes, Archives de la famille Despotopoulos. Fondas Ladis en a publié une partie (243 lettres) dans son ouvrage, *Je te salue du combat (Khère mesa apo ti makhi)*, Athènes, Trokhalia, 1993.

20. « J'ai reçu 30 paquets de cigarettes français, chacun avait une petite photo de femme, j'ai affiché ces 30 photos aux murs de mon abri. » Lettre du sergent Gravaris Panagiotis, à une « sœur », le 21/07/18, Fondas Ladis, ed., *Je te salue du combat, op. cit.*, 1993 : 218.

le monde. Mais tu ne le feras point – non pas parce que tu trouves cela immoral ou que ce soit contraire à tes sentiments profonds, seulement tu ne le feras pas parce que tu manques de courage intérieur. Je t'explique ce qui se passe, [...] toi, tu as voulu retrouver le titre qui te faisait défaut, comme tel tu as trouvé celui de "sœur" de la fraternité. Voilà enfin l'énigme (résolue). La comédie s'arrête là, la séance est levée. »²¹

Que penser donc de cette parenté improvisée ? Les termes en usage, « frères » et « sœurs », dépassent de loin par leur portée réelle et leur symbolique le patriotisme circonstanciel des initiateurs officiels de la pratique épistolaire. C'est plutôt au lien entre frère et sœur, à la « formation d'une cellule sociale "harmonieuse" puisque composée d'éléments unis par ces seuls rapports positifs »²² qu'il faudrait peut-être chercher une explication moins apparente à première vue, car ce qui paraît « prohibé » dans cette relation entre « frères » et « sœurs » est plutôt le mariage, et non pas les rapports sexuels incestueux et fantasmés par la force des choses. Malgré leurs efforts, « frères et sœurs en la patrie » ne se marieront jamais ensemble, même si parfois des rencontres ont eu lieu à l'occasion d'une permission ou lors la démobilisation des hommes. La terminologie choisie ne nous paraît pas anodine en tout cas : vouloir bâtir une parenté improvisée de cette manière reproduit en substance ce couple idéal si rassurant dans l'univers incertain du combat, pour une partie au moins du monde rural grec, que forment un frère et sa sœur.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cet usage de la parenté²³, de l'amitié ritualisée par une société en temps de guerre. Dans ce parallélisme entre les stratégies et les termes utilisés par les combattants eux-mêmes, et à la lumière de ce que les anthropologues ont pu rapporter de leurs terrains parfois plus pacifiques, il ressort que ce qui tient aux rapports et à la symbolique entre parenté/identité, entre affinité/altérité, dépasse de loin le champ de la parenté stricto sensu. Ces humeurs et ces exhalaisons corporelles (sang, souffle) transforment véritablement les hommes en profondeur, car c'est plutôt une parenté « substantielle » qui s'ins-

21. Lettre du sous-lieutenant de cavalerie Nikolopoulos à Georgia Despotopoulos datée du 17/06/1919, Fondas Ladis, ed., *Je te salue du combat*, op.cit., 1993 : 91.

22. Margarita Xanthakou, entre autres textes : « Mon amour, mon frère. Présentation et esquisse d'analyse d'un corpus de littérature orale maniote », *Cahiers de littérature orale*, 1982, 12 : 140.

23. On ajouterait à ce tableau le lien de « compérage » entre les combattants et le roi (Constantin I^{er}) qui ne serait pas étranger aux pratiques de parrainage dans les sociétés méditerranéennes d'alors. La presse de l'époque rapporte les propos du roi en ces termes : « J'invite en tant que parrains [de ma fille] Mon Armée victorieuse et Ma flotte, pour resserrer encore plus les liens entre eux et Ma Dynastie », journal athénien *Le jour nouveau* (*Nea Imera*), daté du 1^{er} juillet 1913. « C'était un acte de dernière minute a priori trompeur car les parrains officiels étaient des membres de familles royales européennes. Mais cet acte s'est révélé un formidable coup politique et un investissement symbolique inépuisable. Pour l'imaginaire populaire la distance entre le peuple des soldats et le roi s'est réduite, un lien inattaquable et sacré s'est alors forgé, un lien familial entre le roi et chaque Grec mobilisé et par extension chaque famille grecque. [...] [cet élément] fut contradictoire au fonctionnement constitutionnel et parlementaire du régime : [...] cette immersion du traditionnel fut, en plus, fort dangereuse [...] pour la vie politique. Car quel autre compérage-parrainage pouvait se comparer à celui du roi ? Quel homme politique pouvait dorénavant concurrencer le roi, compère désormais de tous ? », Dimitri Mavrogordatos, « Les spermatozoïdes de la discordie », in *La Grèce des guerres balkaniques 1910-1914* (*Ta spermata tou dikhasmou*), in *I Ellada ton Valkanikon polemon 1910-1914*, Athènes, ELIA Éditeur, 1993 : 227.

taure entre combattants. Notons ainsi les implications du sang mêlé tout comme celles du « dernier souffle avalé par les frères » (voir les exemples déjà cités), illustrant aussi concrètement que possible ce lien de consanguinité – on dirait même de « consubstantialité » – qui s’établit entre les combattants. À partir de ce constat, on saisit mieux la portée fonctionnelle du groupe primaire combattant, car en dehors de celui-ci on n’use plus des mêmes pratiques de survie, ni même parfois de vengeance. Remarquons surtout cette formidable irruption sur le champ de bataille de la dichotomie entre consanguinité et affinité. Ces deux catégories, tout en se faisant opérateurs logiques aptes à véhiculer un excellent support métaphorique pour qualifier les rapports avec l’extérieur, et notamment avec les ennemis, sont peut-être in fine une tentative pour ramener, ne serait-ce que symboliquement, la violence absolue du champ de bataille à des seuils plus acceptables, plus contrôlables. Tout en (re)doublant les lignes de fracture et d’agressivité, puis celles de la solidarité (ennemi/affin, camarade/frère), le discours combattant grec tente une (ré)organisation du combat, par la métaphore, vers un système bien intériorisé et donc familier, celui de la parenté. C’est ainsi qu’entre « frères » du même « groupe » on rend service aux vivants, on assiste les mourants et les morts, un peu comme dans la fraternité symbolique du *probratimsvo* monténégrin, fondatrice des solidarités au combat et dont « l’obligation de vengeance est la fonction pertinente la plus marquée de cette figure de la fraternité rituelle »²⁴. Avant tout, on se prépare aussi à entrer ensemble dans l’au-delà. Les morts sont, si possible, récupérés et honorés. Il incombe aussi, aux camarades restés en vie, d’informer les proches du soldat tué et de se faire leur bras vengeur ; une vendetta personnelle s’installe alors, amenant à pratiquer en quelque sorte sa propre guerre dans la guerre, de même que c’est à l’éloignement auquel la guerre oblige que répondent aussi les formes de « parrainage » attestées entre l’arrière et le front, comme pour (re)fonder la relation entre ces hommes et ces femmes séparés par la force des choses. Cela expliquerait l’autodestruction du lien entre « sœurs » et « frères » qui a lieu à la fin des hostilités. Et, si dans l’univers si proche de l’au-delà qu’est la bataille, les différentes formes de parrainage ne garantiraient pas après tout la « meilleure médiation pour accéder à la bonne mort »²⁵, cette forme de vendetta transposée à la guerre ne serait-elle pas (comme ailleurs) une tentative désespérée de s’instaurer « non seulement comme un mode de gestion des conflits, mais peut-être aussi [...] comme une institution “antiviolence” ; un contre-feu opposé à l’incandescence de la “vraie violence”, la violence sans foi ni loi » ?²⁶

Quoi qu’il en soit, cet usage de la parenté de la part des combattants contribue incontestablement à cette formidable aptitude des protagonistes qui a tant fasciné les historiens de la bataille : tenir.

24. Isac Chiva, « Les fraternités dérivées, formes et usages dans les sociétés européennes », in Françoise Héritier & Élisabeth Copet-Rougier, eds., *La parenté spirituelle*, op. cit., 1995 : 269.

25. Agnès Fine, *Parrains, marraines. La parenté spirituelle en Europe*, op.cit., 1994 : 290.

26. Margarita Xanthakou, « Violence en trois temps : vendetta, guerre civile et désordre nouveau dans une région grecque », art. cit., 1999 : 179.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Panagiotis Grigoriou, "Parents" et "affins" de combat. *Réflexions sur des correspondants de guerre 1918-1923*. — Cet article s'inscrit dans une recherche historique plus étendue sur les représentations combattantes grecques de la période de guerre 1912-1923. Rédigé à partir des matériaux telles les lettres du front, il aborde l'usage « métaphorique » de certains termes de parenté/affinité transposés à l'univers de la guerre. Les deux exemples les plus significatifs sont d'une part la relation entre les soldats et leurs correspondantes « sœurs de guerre » de l'arrière – « consanguinité » – et d'autre part le rapprochement établi par les soldats eux-mêmes entre leur relation avec l'ennemi fait prisonnier et les rapports issus de l'affinité. Cette irruption sur le champ de bataille de la consanguinité/affinité qui véhicule un excellent support métaphorique pour qualifier les rapports avec l'extérieur, et notamment avec les ennemis, peut être interprétée comme une tentative pour ramener, ne serait-ce que symboliquement, la violence absolue du champ de bataille à des seuils plus acceptables, plus contrôlables. Tout en (re)doublant les lignes de fracture et d'agressivité, puis celles de la solidarité (ennemi/affin, camarade/frère), le discours combattant grec tente une (ré)organisation du combat, par la métaphore, vers un système mieux intériorisé et donc plus familier, celui de la parenté.

Panagiotis Grigoriou, "Consanguines" and "Affines" in War: *Thoughts about Wartime Letter-Writing, 1918-1923*. — Based on material from the front lines, this article is part of a larger research project in history on the cognitive representations of Greek troops during the period of war from 1912 to 1923. It focuses on how certain terms of kinship and affinity were « metaphorically » transposed to the field of warfare. The two most significant examples involve battlefield metaphors based on consanguinity and affinity, respectively: the relation between soldiers and their letter-writing "war sisters" in the rear and the similarity that soldiers drew between their relations with enemy prisoners and affinal relations. These metaphors, which aptly served to qualify relations with the outside, in particular with the enemy, can be interpreted as an attempt to bring, at least symbolically, the absolute violence on the front down to more acceptable, controllable proportions. By doubling lines of fracture and of aggressiveness and, too, lines of solidarity (enemy/affine, comrade/brother), Greek troops tried, through their metaphors, to reorganize combat and turn it into the more familiar, internalized kinship system.